L'IMPITOYABLE VENGEANCE DU RATON LAVEUR

Dimanche 2 novembre, 15h22, hôpital Raymond Domenech. Ghislain Palardoux, la gueule enfarinée, entre dans la chambre de Garrec avec un magnifique bouquet de fleurs :

— Bonjour, chef, ça va ? D'attaque pour sortir ? Hector est resté à l'appart pour nous préparer un civet de ragondin, sa spécialité, je parie que vous avez la dalle.

— Tout sera meilleur que ce qu'on nous donne ici : on dirait du vomi de phoque après une marée noire mélangé à de la pâtée pour chiens cancéreux. Trois semaines que je suis là, j'en ai ma claque : j'espère qu'on va avoir une bonne affaire à se mettre sous la dent.

— Vous croyez que c'est raisonnable de reprendre le boulot si tôt ? Vous avez quand même pris trois balles, une dans l'épaule, une qui vous a pété la troisième côte et une à…

— …deux centimètres du poumon, oui, je suis au courant, vous êtes mon toubib ou quoi ? Cette vieille salope de Gertrude a fini par avouer au fait ?

— Toujours pas, depuis qu'on l'a choppée déguisée en paralytique aveugle dans un car partant pour Saint Jacques de Compostelle, elle reste muette. Mais j'ai le témoignage de deux mamies de la cité qui disent que c'est pas elle qui a tiré, elles parlent d'une autre vieille bizarre qu'elles avaient jamais vue. J'ai interrogé tout le monde mais on est au point mort.

— Et moi je pète le feu ! dit Garrec en se levant avec une légère grimace difficilement masquée. Hors de question que je passe un jour de plus ici : dès demain, j'suis de retour.

— Bon, faut que j'vous dise quelque chose : j'ai pris une semaine de congé et…

— Encore ! Vous devenez feignasse ou quoi ?

— Euh, non, c'est pas ça, c'est, enfin, pour raisons personnelles comme on dit.

— C'est-à-dire ? Pas de secret entre nous, Ghislain : du moment que ça affecte votre boulot, ça me regarde.

— C'est Marmelade : elle m'a posé un ultimatum, je dois choisir entre elle et le métier de flic. C'est un peu de votre faute, elle a vu ce qui vous est arrivé et elle a peur pour moi. Soit je trouve un métier moins dangereux pour la tranquilliser elle et nos futurs enfants, les marmots Marmelade comme je dis pour l'énerver, et je peux retourner vivre avec elle dès lundi prochain, soit je choisis la police et je dois avoir dégagé mes affaires de chez elle dans la semaine, on annule le mariage et elle veut plus jamais me voir, même en peinture. Géraldine m'a donné jusqu'à vendredi pour envisager une reconversion. J'ai déjà eu une proposition d'un de mes oncles : vous pensez que je ferais un bon vendeur de tire-bouchons ?

Garrec lance son bouquet de fleurs à la tête de Ghislain d'un geste rageur, preuve qu'elle a retrouvé toutes ses facultés :

— Reconversion, mon cul ! J't'en foutrais des tire-bouchons ! Putain, Ghislain, vous avez rien dans l'calcif ou quoi ? Vous et moi, on est pareil, on appartient à la même race : des aventuriers, on a besoin d'action, on est animé par un idéal de justice. Vous voulez quoi, nom de Dieu ? Devenir conseiller A.N.P.E., acheter un pavillon à crédit à Corbeilles Essonne en attendant de crever d'un cancer de la prostate ? Secouez-vous, mon vieux, je dis ça pour votre bien : cette gamine est en train de vous bouffer le ciboulot, je vous reconnais plus depuis quelque temps.

— Comme j'hésitais pour les tire-bouchons, j'ai demandé son avis à J.R. : il a eu beau utiliser les tarots, le pendule, la boule de cristal, faire mon thème astrologique et lire l'avenir dans mes poils de torse, tout ce qu'il a trouvé à me dire c'est d'aller dans un centre d'orientation, il a dit que la solution était là-bas, qu'il le voyait clairement.

— Et vous y êtes allé ?

— Oui, j'ai parlé à une dame très gentille, je lui ai expliqué ma situation et elle m'a dit que ça tombait bien parce que toute la semaine elle organise une formation pour les gens comme moi qui cherchent à se reconvertir, je me suis inscrit, ça commence demain. Je me verrais bien assistant social, j'ai vu tous les épisodes de « Pause Café » ou alors instit, j'aurai une moto comme Gérard Klein. Mais flic c'est bien aussi, Pierre Mondy il a la classe dans les Cordier, et il a jamais pris de balle que je sache.

— S'il avait pu s'en foutre une dans la cafetière, ça lui aurait évité de tourner dans autant de merdes ! Ghislain, quels que soient les risques, vous êtes fait pour être flic et rien d'autre, j'avoue que la première fois qu'je vous ai vu j'en ai douté mais maintenant, après tout ce qu'on a vécu, j'en suis sûr : dans quelques années vous serez un cador de la police, croyez-moi, et vous me connaissez, j'suis plutôt avare en compliments.

Ghislain rougit et s'empare du sac de Chantal :

— Bon, on y va ?

— Avec plaisir, tirons-nous vite fait de ce mouroir à la gloire du plus mauvais entraîneur de toute l'histoire du foot.

Avant de partir, Garrec, descendue dans le hall, donne un violent coup de pied dans les parties du Footix géant en peluche trônant près de l'accueil en signe de représailles pour ces trois semaines pourries passées à l'hôpital.

15h36, dans la Coccinelle que Ghislain a récupérée pour le week-end.

— Chef, qu'est-ce que vous avez pensé de moi la première fois que vous m'avez vu ?

— Honnêtement ?

— Oui, allez-y, je peux tout entendre.

— A vrai dire, je me suis d'abord demandé si vous étiez contagieux et si y avait pas de risque à vous serrer la main.

— C'est bien légitime, j'avais une super crise d'eczéma.

— En plus vous aviez cette horrible cravate à rayures verte et bleue, on aurait dit celle du Patrick Topaloff de la grande époque.

— C'est ma mère qui m'avait obligé : elle disait qu'il faut toujours être présentable pour son premier jour de travail, elle était un peu démodée, cette cravate, c'est vrai, mais c'était celle de mon père et elle disait que ça me porterait sûrement bonheur.

— Votre père ? Celui qui a été enlevé par les extraterrestres ?

— Plaisantez pas avec ça chef, vous savez que c'est douloureux pour moi, et ça le restera tant que j'aurai pas fait toute la lumière sur cette affaire. J'ai des preuves irréfutables, c'est un coup des aliens d'Alpha du Centaure, les mêmes qui ont ionisé Patrick de Dieuleveult en 1992 au Mozambique…

— Mais oui Ghislain, je sais, la vérité est ailleurs, je comprends. Changeons de sujet : ça a été avec Hector?

— Disons qu'heureusement que l'appart est grand et qu'il écoute son death metal au casque, parce que sinon j'entendrais rien au dernier album d'Etienne Daho. En fait le vrai problème, c'est la bouffe : il me tape pour finir les pots de confiture, il mange la viande crue, me mord quand je me ressers de tartiflette et une de vos voisines, la duchesse de Chatterton, dit qu'il a bouffé son chat, elle l'a vu recracher la queue et sa petite clochette en argent. Puis je crois qu'il est somnambule, il se relève la nuit et fait des trucs bizarres.

— Du genre ?

— Vous verrez bien.

— J'tiens à vous dire que vous pouvez rester chez moi autant de temps que vous voulez, faut pas que la question du logement influence votre choix pour Marmelade.

— Vous insinuez que je veux rester avec Marm' uniquement pour crécher à l'œil dans un appart de cinq cents mètres carrés prés des Champs-Élysées que son père lui a eu pour presque rien grâce à ses relations occultes avec le Ministère du Logement ?

— Ça serait humain.

— J'suis pas un profiteur, moi, j'ai ma dignité : j'irai dormir dans le squat des nains s'il le faut mais il sera pas dit que je profite de Marmelade.

— Ghislain, montez pas sur vos grands chevaux : ce que j'essayais de vous dire c'est que j'aimerais bien un peu de compagnie après mes trois semaines ici, et puis au moins vous, vous avez de la discussion, parce qu'à part les derniers rebondissements d'« Amour, gloire et beauté », les problèmes de digestion et le prix des concessions dans les cimetières, on a beau dire mais les vieux à l'hosto ça a pas beaucoup de centres d'intérêt.

— Dans ce cas j'accepte de rester encore un peu, enfin, au moins jusqu'à lundi.

— Et Hector ? Il s'est bien intégré au commissariat ?

— Ah, ça on peut le dire, il est un peu notre mascotte, tout le monde l'aime et il en profite le saligaud : je l'ai surpris en train de draguer Sylvette alors qu'il sort déjà avec Marie.

— C'est vrai qu'il a du temps à rattraper, après toutes ces années dans son terrier, la lumière du jour, la ville, les femmes, ça doit lui faire tourner la tête à notre nain, il va falloir prendre soin de lui, Ghislain, pour la mémoire de ma grand-tante.

— A propos, vous devriez penser à faire exorciser l'appart, hier j'ai entendu des bruits étranges, comme si une vieille naine sadique torturait les âmes damnées de personnes de taille normale. J'crois qu'votre aïeule veut plus se tirer d'chez vous tellement elle est bien.

— Et alors ? Vous pensez pas qu'on peut tous cohabiter en harmonie, une flic au top un peu revêche, un jeune inspecteur paumé, un nain priapique fan d'AC/DC et l'esprit pervers d'une tante difforme ?

— Vous seriez pas encore sous l'effet des sédatifs ? Au fait, je vais acheter des places pour aller voir Gérard Majax, j'en prends une pour vous aussi ?

— Gérard Majax ? Rassurez-moi, Ghislain, on n'est pas dans une faille spatio-temporelle ? On est bien en France en 2008 ?

— Oui, oui, le 2 novembre. C'est le grand retour de Gérard Majax aux Théâtres des Deux Mulets, le 31 décembre, je raterai ça pour rien au monde, ça va être un super réveillon. J'vous avais pas dit que quand j'étais petit je rêvais d'être magicien ?

— Comme projet de reconversion, j'dois dire que ça en jète.

— J'avais même commencé une formation quand j'avais onze ans, une colo magie pendant un mois à Paimpol, après j'ai fait un stage en Belgique chez Francis Paracétamol, un grand, il a appris le métier à Sylvain Mirouf, vous savez ? Un jour, je vous montrerai tous les tours que je connais, chef, ça vous laissera stupéfaite.

— Vous, vous devez être fan d'« Harry Potter », non ?

— Comment vous avez deviné ?

— Une intuition.

Lundi 3 novembre, 9h21, place Marcel Copé. Un barouf de tous les diables règne sur place : voitures et camionnettes de flics, ambulances, pompiers, brigade d'intervention encagoulée, sirènes, gyrophares et périmètre de sécurité trônent autour de la banque de la « Société Régionale ». Garrec arrive en Coccinelle, rejoignant Géraldine et J.R. :

— Maman, qu'est-ce que tu fais là ? Je croyais qu'on était d'accord pour que tu reprennes le boulot que le mois prochain ?

— J'ai jamais dit que j'étais d'accord, et puis tu crois pas que j'allais louper une prise d'otages, y en a maximum une tous les quatre ans, comme pour les J.O.

— Comment t'as su ?

— Jean-Gilbert a craché le morceau en voyant la Barbie infirmière que j'ai piqué à une gosse en phase terminale à l'hosto. On a quoi exactement ? J'ai pas bien compris, j'ai dû mal entendre mais je crois qu'il a parlé d'une histoire de castor.

— Affirmatif, dit J.R. en attrapant son carnet. Les témoins disent avoir vu un homme déguisé en castor entrer dans l'établissement y'a une demi-heure avec un grand sac de sport. Ils parlent d'un dos brun, d'un ventre gris clair, de bandes noires se croisant entre des yeux sombres, de moustaches blanches et d'une queue avec des anneaux noirs : tout ça me fait dire qu'il s'agit d'un raton laveur et non d'un castor. L'alerte a été donnée rapidement, on a tout fait boucler. Il retiendrait une quinzaine de personnes en otage, mais il a aucun moyen de sortir. On attend le négociateur.

— Michel Faisan ? Il risque pas de venir, il était à trois chambres de la mienne la semaine dernière, une histoire de caillot dans la cervelle. Merde, on dirait qu'y a du mouvement à l'intérieur, derrière le panneau « Gardez confiance » ! Où est le mégaphone ?

— On n'en a pas : on nous l'a piqué pendant la soirée merguez, j'ai fait une demande pour en avoir un autre y a deux semaines mais tu sais comment c'est, l'administration…

— Bon, heureusement que j'suis là, j'ai la voix qui porte. MONSIEUR LE RATON, IL NE VOUS SERA FAIT AUCUN MAL MAIS NE COMMETEZ PAS D'IMPRUDENCE, LAISSEZ SORTIR LES OTAGES UN PAR UN DANS LE CALME.

Après ces sages paroles du lieutenant Garrec, la porte de la banque s'ouvre lentement.

— Regardez, quelqu'un sort, dit Géraldine en faisant signe à la brigade d'intervention de se tenir prête. C'est lui, c' est le Raton Laveur ! Dégommez-le aux tibias !

— Stop ! dit Garrec en faisant de grands gestes. Y'a quelque chose de pas net !

En effet, au premier bougre déguisé en raton laveur s'ajoute un deuxième tout tremblant, et bientôt un troisième et un quatrième, les mains, ou plutôt les pattes en l'air.

— Ils sont plusieurs ? demande J.R.

— Non, répond Garrec, le salaud, il les a tous déguisés en mammifères carnivores de la famille des procyonidés pour qu'on le reconnaisse pas, comme dans « Inside Man ».

— Y'a des ratons laveurs dans « Inside Man » ?

— Non, mais c'est le même principe. On a affaire à un raton laveur cinéphile.

— Bon, on fait quoi ? Les mecs de la brigade d'intervention s'impatientent, il faut qu'ils shootent sur quelqu'un sinon ils vont nous faire une crise.

— Qu'ils tirent sur celui-là, dit Garrec en pointant un énorme raton laveur du doigt, ça doit être le braqueur qui a planqué le butin dans son costume.

Géraldine donne un ordre par talkie-walkie et une balle, tirée par un sniper placé dans l'immeuble d'en face, traverse le périmètre de sécurité où se débattent maintenant dans la plus grande confusion une vingtaine de ratons laveurs terrorisés. Le plus gros d'entre eux s'effondre, touché à la patte antérieure. Vêtu du dernier gilet pare-balles non troué, J.R. s'approche de lui et enlève son masque : il voit alors le visage rougeaud et suffoquant d'un homme goitreux bâillonné avec du ruban adhésif qu'il arrache d'un coup sec.

— Ouah ! Putain, ça fait mal ! Pourquoi vous m'avez tiré dessus, bande de cons ? éructe un obèse en nage deuxième cuistot dans un restaurant naturiste qui était venu retirer tout son fric de la banque à cause de la crise.

— C'est pas lui ! s'écrie Jean-Rémi à l'intention de Géraldine, le coup de feu ayant provoqué la panique des ratons laveurs qui s'enfuient en fendant la foule de badauds, sautant par-dessus les capots de voitures ou en se cachant derrière les pompiers.

— Là-bas ! s'exclame Garrec.

Elle sort son arme mais n'ose pas ouvrir le feu : à trente mètres de la banque, elle a tout juste le temps de voir un raton laveur de corpulence normale au cul imposant rembourré de billets qui lui fait un bras d'honneur avec sa patte avant de se tirer dans une Fiat Panda.

9h25, Centre d'Orientation Sœur Emmanuelle de Meaux, récemment renommé suite au décès de cette vieille crevure. Ghislain, arrivé en avance, attend devant la porte avec les autres personnes participant à « la formation pour la reconversion professionnelle », dixit le dépliant kitsh que chacun tient dans la main. En voyant une grosse à béquilles, un S.D.F.

accompagné de ses deux chiens et une géante moustachue en jogging rose bonbon, il se demande un instant ce qu'il fait là. Soudain, un type à peu près normal lui adresse la parole :

— Salut, Ghis' qu'est-ce que tu fous là, je croyais que t'étais flic, j'ai même vu ta photo dans le journal avec ta coéquipière à propos d'une histoire de catastrophe industrielle, elle est pas mal gaulée pour son âge d'ailleurs !

— On se connaît ?

— Ghis' tu me fais marcher ?! T'étais mon meilleur ami au collège, on a fait les quatre cents coups ensemble : Stéphane, tu te souviens de moi quand même ?

— Ecoutez, je connais au moins une douzaine de Stéphane et surtout si j'avais fait les quatre cents coups, ou ne serait-ce même que les cent ou les deux cents coups, je m'en souviendrais.

C'est alors que Palardoux entend une conversation entre deux conseillères d'orientation sur le parking :

— Ah, ma pauvre, t'as tes cas soc' pour toute la semaine, je te plains, moi je crois que je vais me faire une matinée sudoku et une aprèm' Guillaume Musso.

A ces mots, il est sur le point de faire demi-tour et de retourner à l'appartement de Garrec, mais il est assailli de visions : Marmelade lui souriant en faisant une tarte aux pommes, leurs marmots Marmelade blonds aux yeux bleus jouant sur la pelouse de leur petit pavillon, lui caressant leur labrador Bébert, en hommage au commissaire Royco.

« Pour nous, je vais le faire » pense-t-il en s'engouffrant dans la salle surchauffée, récupérant in extremis la dernière chaise en plastique entre la grosse et le clodo. La conseillère est une femme d'une quarantaine d'années, borgne mais portant des lunettes vert fluo comme pour détourner l'attention de son œil absent.

— Vous connaissez tous de nombreux cas de reconversions réussies : Arthur, Mareva Galanter, Carla Bruni, Erwan Monthéour, Liane Foly…

— Ghis', c'est qui Erwan Montétour ? demande Stéphane le pseudo ami d'enfance.

— Tais-toi, j'écoute.

— Mais il y en a d'autres, reprend la conseillère, des moins connus bien sûr. Monsieur Gadget était prof de fac quand il a été viré pour harcèlement sexuel, ça a fini en non-lieu mais là n'est pas la question, il cherchait un créneau porteur, on l'a orienté vers un C.A.P. Plombier. Aujourd'hui il a son entreprise, il gagne plus que quand il était prof et je vous garantis qu'il a plus d'amis qu'avant, tout le monde le réclame. Dans la vie de tous les jours, l'ami plombier est bien plus utile que l'ami connaissant par cœur les poésies complètes de

Jean-Paul Eluard. Depuis qu'y a la crise, les rois du monde c'est plus les banquiers, c'est les plombiers, pensez-y. Ca intéresse quelqu'un ? Non, personne, ben vous avez tort.

12h50, centre d'orientation. Ghislain, qui a décidé de rester sur place pendant la pause-déjeuner afin de feuilleter la documentation concernant les métiers, appelle Garrec en la croyant chez elle ; sans réponse, il lui envoie une demi-douzaine de messages :

« TrouV métié : prof 2 franC »

« MiE : danseur 2 salon »

« Toiléteur Kn1 ? »

« Pourkwa pa réparateur 2 flipR ? »

« Post 2 tSteur 2 yaourt a mitan a Clichy »

« Envi detre métre-nageur, sé pa naG, tro tar pour aprendre ? »

13h54, place Marcel Copé, jonchée de dix-huit déguisements de raton laveur. Alors que les otages ont été évacués vers des cellules d'aide psychologique spécialisées dans le déguisement forcé d'êtres humains en bêtes à poils, Géraldine est retournée au commissariat et a laissé l'affaire à sa mère et Jean-Rémi. Ils ont établi leur Q.G. dans le kiosque à journaux inutilisé depuis dix ans, en face de la banque. Entre deux observations, Garrec épluche ses derniers S.M.S. avec consternation :

— Regarde-moi ça J.R. : ce pauvre Ghislain veut tester des yaourts, n'importe quoi. Pourquoi tu lui as pas dit de rester dans la police quand il t'a demandé ton avis ?

— J'aime pas mentir, Chantal : j'ai vu le Centre d'Orientation, c'est tout, mais très nettement, je suis sûr que la réponse qu'il cherche est là-bas. Putain, faut rien laisser ici, j'ai posé mon cookie deux secondes et un rat l'a bouffé. Au fait, on mange chez toi ce soir ?

— Comme d'hab', par contre y aura Ghislain et Hector, ça te gêne pas ?

— Non, il est plutôt cool, Hector, mais il va briser des cœurs au commissariat, tu sais qu'il a fait des avances à Claude ? Elle lui a fait une prise de catch, le coup du marteau pilon, interdit depuis 1988 en compétition, il s'est explosé la tronche, ça a pas fait un pli.

— Dommage, ça aurait fait un beau couple ! Revenons à l'enquête : les otages ont pu te dire ce qui c'était passé ?

— Vaguement, dit J.R. en consultant ses notes. Un type avec un sac est rentré dans la banque déguisé en raton laveur, a dit à tout le monde que c'était un braquage, qu'il avait des explosifs plein son costume et qu'il allait tout faire sauter s'ils n'obéissaient pas.

Apparemment il avait un détonateur à la main, sûrement un faux, mais on l'a pas retrouvé. Il a sorti des costumes de raton de son sac, a bâillonné tout le monde et les a obligés à les mettre. Il a dit que si quelqu'un enlevait sa tête de raton laveur, il déclenchait l'explosion. Ensuite il a foutu les liasses de billets et le sac dans son déguisement, il a fait sortir les otages et il est parti en dernier. C'est tout.

— Des infos récupérables sur notre homme ?

— A part qu'il avait une voix agressive, rien. Mais j'pensais à un truc, vu qu'on n'a presque aucun indice à part les déguisements, on devrait partir de là : les magasins qui vendent des costumes, ça doit pas courir les rues.

— Tu crois que ce type est assez con pour acheter dix-neuf déguisements dans un magasin de Meaux et penser qu'on le retrouvera pas ? A mon avis, c'est un professionnel qui essaie de nous attirer sur une fausse piste : il a piqué cinquante mille euros, une broutille par les temps qui courent, mais sans se servir d'arme et sans se faire chopper…

— C'est vrai que le seul blessé, c'est celui sur lequel on a tiré… Le type a dit qu'il allait porter plainte d'ailleurs. Pour les magasins de déguisements, on peut quand même tenter le coup, après tout, si ce mec est assez dingue pour se balader en raton laveur…

— Méfie-toi, J.R., ce voleur est sûrement moins dingo qu'on ne le croit.

14h28, magasin « Caméléon », 12 rue de la Tourte. Garrec et J.R. entrent dans une vieille boutique bordélique, la seule à vendre des costumes d'animaux exotiques dans le coin d'après leurs informations.

— Regarde, il est pas mal celui-là, ça t'irait bien non, en Fée Clochette ?

— Non mais tu m'as bien regardé, Jean-Rémi, j'ai une foutue dégaine de fée à la mord moi le nœud peut-être ?

— Bonjour, je peux vous aider, vous cherchez un déguisement ? dit un minuscule vieillard semblable à un lutin qu'ils n'avaient pas entendu arriver. A quelle occasion ? Soirée mousse, réunion d'entreprise, bar-mitsva, club S.M. ? On fait une promo pour les couples : si vous acheter Peter Pan et la Fée Clochette, je vous fais 30 % sur les deux costumes.

— Nous ne sommes pas un couple, Monsieur. Police, lieutenant Garrec, inspecteur Tribouillard, on aurait quelques questions à vous poser.

— Excusez-moi, vous aviez l'air tellement intéressés que j'ai cru…

— On enquête sur un homme qui a acheté dix-neuf déguisements de raton laveur, ça vous dit quelque chose ?

— Non, pas vraiment, mais il est possible que ce soit ma fille qui ait pris la commande, je bosse ici qu'un jour sur deux, le reste du temps je m'entraîne pour les Championnats de France senior de lancer de meubles.

— Pardon ?

— Je suis inscrit en catégorie « table basse » chez les soixante-dix ans et plus. Le lancer de meubles, c'est de famille : mon grand-père Oscar Capout lançait des vaisseliers pendant les foires, mon père Gédéon Capout balançait des étagères pour les réunions de famille et moi, Domino Capout, je propulse des tables basses à quinze mètres !

— Fascinant. On peut en revenir à nos ratons ?

— Oui. Vos dix-neuf déguisements, c'était pour une circonstance… particulière ? Soirée étudiante, mariage costumé, enterrement de vie de jeune fille ?

— Enterrement tout court, répond Garrec, c'est plus festif de porter le deuil en bêtes à fourrure qu'en noir.

— Comment ça ?

— Je déconnais, c'était pour une prise d'otages.

— Y a pas eu de morts au moins ?

— Non, mais il ne faut pas sous-estimer le traumatisme psychologique d'avoir été déguisé en mammifère, chez les plus fragiles ça va laisser des traces, c'est sûr.

— Bah, je suis pas responsable de ce que les gens font avec les déguisements, moi.

— Bien sûr, reprend J.R., on ne vous accuse pas de quoi que ce soit, on voudrait juste un nom, voire une description physique si possible.

Pendant que l'homme regarde dans son fichier clients, J.R. fait le tour du magasin ; en voulant examiner un masque de George Bush, il fait tomber un pétard de démonstration.

— Que personne ne bouge ! hurle Garrec en sortant son arme.

— Du calme, c'était qu'un pétard.

— J.R., viens ici, t'es pire qu'un gosse ma parole, tu vas me faire regretter Ghislain.

A cet instant, elle sent son téléphone vibrer et décroche :

— Chef, c'est moi, je mange pas avec vous ce soir, j'ai invité la conseillère d'orientation à dîner.

— Eh ben, au moins vous perdez pas de temps : Marmelade c'est déjà du passé alors ?

— Non, c'est pas ce que vous croyez, c'est strictement professionnel. Je crois que je vais devenir conseiller d'orientation, je lui demanderai plus d'infos pendant le repas.

— Tu m'en diras tant.

— Non, j'vous jure, en plus elle est borgne : elle a un bandeau sur l'œil comme le général Aussarès, ça me fait un peu peur.

— Vous êtes un grand garçon, Ghislain, vous faites ce que vous voulez, mais pitié, la ramenez pas à la maison : j'suis pas d'humeur à faire une reconstitution de la guerre d'Algérie et à vous voir imiter De Gaulle pour ses beaux yeux, ou plutôt pour son bel œil.

Elle coupe court à la communication et le vieux Capout annonce le verdict :

— Sur l'année écoulée, j'ai qu'un seul costume de raton laveur vendu, waterproof, doublure rembourrée, intérieur en peau de chamois. C'est un très bon client, il collectionne les déguisements, avec une préférence pour les animaux, mais il crache pas sur les séries limitées comme Fantômette ou Margaret Thatcher.

— Des informations sur votre aficionado ?

— Il paie toujours en liquide, pas de numéro de téléphone ni d'adresse.

— Bon. Et il ressemble à quoi l'homme invisible ?

— A un yack.

— Quoi ?

— La dernière fois, il avait un costume de yack, acheté ici d'ailleurs. Il vient toujours avec un déguisement différent, j'ai jamais vu son visage.

— Vous connaissez son blaze au moins ?

— Alfred Topinambour, mais ça me paraît louche comme nom.

— Peut-être un pseudonyme, note J.R. sur son calepin.

— Il vient tous les mardis après-midi vers 14h45, je le sais parce qu'y a jamais personne à cette heure-là et que c'est la fin de l'émission de Delarue. Vous savez le commerce des déguisements c'est plus ce que c'était, on subit de plein fouet la concurrence d'Internet, et les gens ont plus envie de s'amuser. La dernière fois que j'ai vu plus de deux clients dans la même journée, c'était pour la coupe du monde 98 : j'ai vendu cinquante-six costumes de Footix, les gens ont pas peur du ridicule quand même.

— Me parlez pas de cet ignoble poulet, dit Garrec en pensant à la mascotte de l'hosto.

— Et les farces et attrapes, ça marche plus ? demande J.R., peiné.

— Oh, mon pauv'monsieur si vous saviez : les pétards c'est fini, les gosses d'aujourd'hui préfèrent faire eux-mêmes leur bombe artisanale. Parlons pas des araignées en plastique, c'est démodé, maintenant les gosses font le jeu du foulard pour se faire peur.

— On reviendra demain vers 14h40, prévient Garrec, on jouera aux clients et le moment venu on arrêtera le yack/raton laveur sans accroc.

— Pas de problème. Sinon, vous êtes sûre que vous voulez pas la Fée Clochette ?

21h23, restaurant « La jonque chinoise ». Le visage de Palardoux émerge difficilement au milieu des bambous tandis que la conseillère borgne s'emmêle les baguettes d'émotion, sensible au charme tout en subtilité de l'inspecteur.

— Quel hasard quand même, je veux dire, vous vous appelez Ghislain et moi je m'appelle Ghislaine, y avait quoi, une chance sur mille ou deux mille peut-être ?

— J'sais pas moi et les statistiques ça fait deux, d'ailleurs je voulais vous demander…

— Oui ? Allez-y, Ghislain, demandez-moi tout ce que vous voulez.

— Y a pas des maths au concours de conseiller d'orientation ?

— Non, répond-elle, déçue par la question.

21h25, résidence « Marc Chagall », appartement de Garrec. Chantal et Hector dévorent le ragoût de mouton préparé par ce dernier pendant que J.R. se lance dans une tirade sibylline dont il a le secret.

— En fin de compte, la passion est le refoulement du biologique, mais que va-t-elle nous apporter ? Pour moi, tout au plus un soubassement.

— J'ai rien capté à ce que tu viens de dire, J.R.

— C'est vrai, on entrave que pouic à ce que tu jactes, le grand manitou, raille Troufignon tout en s'empiffrant de ragoût.

— Hector, vous êtes un chef, dit Garrec pour changer de sujet. Ca vous dirait pas de devenir cuistot ? Je crois que Royco cherche quelqu'un.

— Non, j'suis comme un coq en pattes au commissariat : y a pas grand-chose à faire, Jean-Gilbert a une petite télé qu'il me laisse regarder et puis y a Marie. Et Sylvette. Et…

— Croyez-moi, Hector, on devrait jamais mélanger boulot et histoire d'amour, ça apporte que des emmerdes, dit Chantal en faisant un clin d'œil à J.R.

21h28, kebab « Chez Mouloud », 4 allée Khaled Khelkal. En compagnie de Putois et Mahmoud, Hervé Bidoux s'extasie devant son plat de boulettes :

— J'apprécie de plus en plus la bouffe de bougnouls mais c'est pas donné, puis ma femme, enfin c'est pas vraiment ma femme, la femme chez qui je vis en ce moment disons,

ben elle aime pas ça. Faudrait que je me trouve une Arabe pour me faire la cuisine : t'aurais pas une frangine ou une cousine à marier, Mahmoud ?

— Ca dépend combien tu payes.

— Si tu veux te faire de l'oseille, conseille Putois, tu ferais mieux de t'associer avec nous plutôt que d'essayer de vendre ta pauvre cousine du bled à ce connaud de Bidoux.

— Faut voir : c'est pour quoi faire cette fois ?

— T'as pas besoin de connaître les détails, mais en deux mots je vais organiser un vaste trafic de drogue pour approvisionner Meaux et les alentours. Y a eu un blème avec mon plan précédent, ma dealeuse s'est fait serrer alors je reprends les choses en main.

— Quel genre de drogue ?

— Disons entre le chocolat noir à 70% et le tranxène.

— Ca va se vendre, ça ? demande Bidoux en finissant son plat.

— Je blaguais, crétin !

— Non, sérieusement : je veux savoir avant de m'engager.

— Ben, un peu de tout quoi, on serait une sorte de grossiste ambulant où chacun pourra trouver son bonheur.

— De l'herbe ?

— Shit, coke, héro, crack, L.S.D., G.H.B., B.T.S., I.U.T., tout ce qui se fume, se sniffe ou se prend en intraveineuse.

— Non, je marche pas dans ces combines, s'insurge Mahmoud, y a des limites. L'herbe, oui, mais le reste non. Les drogues dures ça rend les mecs barges, j'avais un cousin toxico qui était tellement en manque qu'il s'est shooté à la tisane, directement à la seringue. O.D. de thé au jasmin, il est mort en moins de dix minutes.

— La drogue, ça tue, commente Bidoux.

— Pas plus que les accidents domestiques, minimise Putois, c'est pas pour autant qu'on arrête de vendre des cuisines tout équipé. On fait pas d'omelette sans casser des œufs, faut faire des sacrifices.

— Non, désolé, je vous suis pas.

— Et si t'étais directeur adjoint de la branche beuh, qu'est-ce t'en dis ? T'auras qu'à faire comme si t'étais pas au courant du reste.

— Mais je suis au courant du reste.

— Déconne pas, Mahmoud, maintenant t'en sais trop, si t'es pas avec nous, t'es contre nous, dit Putois d'un air menaçant.

— Et pour ta cousine du bled, ça me coûterait combien ? demande Bidoux qui n'a rien écouté à la conversation.

Mardi 4 novembre, 9h02, Centre d'Orientation Sœur Emmanuelle. Garrec et J.R. arrivent sur les lieux en Coccinelle, les participants à la formation attendant devant la porte — seul Palardoux manque à l'appel.

— Putain, J.R., Ghislain est dans la mouise jusqu'au cou ! Sa conseillère d'orientation, Ghislaine Calmos, s'est fait trucider et il dînait avec elle hier soir, il est sûrement la dernière personne qui l'ait vu en vie !

— T'as pu lui parler ?

— Non, pas depuis qu'elle est morte.

— A Ghislain, je voulais dire.

— Quand je suis partie il dormait encore, il doit être au courant de rien, j'ai essayé de l'appeler mais il répond pas.

— Tu crois qu'il a quelque chose à se reprocher ? Il est peut-être en cavale.

— Mais non, il est rentré hier peu après ton départ en disant que le repas s'était bien passé et qu'il avait envie de dormir, il est parti se coucher sans même vouloir faire un Cluedo avec Hector et moi. Va falloir qu'on interroge les cassos, je te laisse t'en occuper, la grande moustachue en jogging me fait trop peur.

Sortant de la Coccinelle, J.R. part à la pêche aux infos alors que Garrec va à l'intérieur pour voir le corps. Le centre est fermé à clé, elle sonne et une quinquagénaire lui ouvre :

— Enfin, vous voilà ! Entrez vite, c'est horrible, horrible, terrible même, bonjour, je suis Patricia Tachonne, une collègue de Ghislaine, sa meilleure amie depuis quinze ans, on faisait du rafting ensemble pendant les vacances, vous en avez déjà fait, pardon, je sais plus ce que je dis, je suis sous le choc, c'est terrible, terrible, horrible, même, qui va s'occuper de son chien Dudule maintenant ?, enfin, c'est comme ça, vous voulez la voir, d'accord, mais faut que je vous dise quelque chose avant, (elle murmure) je sais qui est le coupable.

— Madame Tachonne, reprenez vos esprits et gardez votre sang-froid. Racontez-moi d'abord comment vous avez trouvé le corps avant de lancer des accusations.

— Je suis arrivée à neuf heures moins dix, la voiture de Ghislaine était sur le parking, la Peugeot vert métallisé avec le phare avant cassé, elle avait cogné un sanglier en revenant

d'une randonnée pédestre à la campagne, j'ai tout de suite su qu'il y avait un truc bizarre parce que la première qui arrive ouvre les volets et là tout était fermé, j'ai essayé d'entrer mais la porte était fermée aussi alors je me suis servie de ma clé pour entrer, et puis là ça a été terrible, je l'ai tout de suite vue, par terre, en plein milieu, dans une mare de sang, horrible, horrible, j'ai touché à rien, je vous ai appelée, j'ai vomi trois fois et vous êtes arrivée.

— Vous êtes sûre que c'est elle ? demande Garrec en regardant le corps. Parce que là y a plus de tête, apparemment.

— Oh oui, j'avais vu moi aussi, mais c'est Ghislaine, pas de doute, je l'ai reconnu à ses mollets musclés, c'était une sportive. Qu'est-ce qui lui est arrivée, vous croyez que c'est possible que ce soit une implosion spontanée de la cervelle, des fois elle réfléchissait trop ?

— Ca m'étonnerait, dit Garrec en s'accroupissant près du cadavre. J'ai suivi une formation en déminage, et là ça m'a tout l'air d'être une explosion à la grisou-dynamite, on sent nettement l'odeur. Selon moi, on lui a mis un bâton bourré de nitro entre les dents et on a allumé la mèche, mais l'épicentre de l'explosion a l'air de se trouver à un niveau plus élevé que la bouche…

— Vous saviez qu'elle était borgne ?

— Ah oui, Aussarès.

— Quoi ?

— Non, rien. Vous savez comment ça lui était arrivé ?

— Son ex, un S.D.F. héroïnomane, il lui a arraché l'œil droit dans une crise de manque, elle l'avait rencontré ici d'ailleurs.

— Ca explique tout, on lui a foutu la dynamite dans son œil manquant. On l'a mise en orbite, pour ainsi dire.

— Mon dieu, c'est horrible, horrible…

— Parlez-moi de vos soupçons quant à l'identité du tueur.

— Le jeune type avec qui elle est sortie hier, il avait l'air gentil, pourtant ça s'est mal fini. Mais je lui avais dit, j'étais sûr que c'était un serial killer.

— C'est-à-dire ? Vous êtes au courant de faits précis concernant cette soirée ?

— Oui, elle m'a envoyé des S.M.S.

— Je peux les voir ?

Garrec découvre alors quatre messages compromettants pour Ghislain : le premier à 19h34 (« Par o rSto, tenVré sms + tar »), le deuxième à 20h31 (« rSto sympa, tip mignon mé 1 peu con »), le troisième à 21h43 (« il é relou, + 1Trécé par job ke par moi »), le dernier à

22h45 (« vrai con, fan étiN dao, a partaG la note, rentre seul ché moi, jamé sortir avec Ksos. Bone nui »).

— Et qu'est-ce que ça prouve selon vous, à part qu'elle s'est fait jeter et que l'orthographe n'était pas son fort, que votre « serial killer » a des goûts musicaux de chiotte et des fins de mois difficiles ?

— Ce mec est un dangereux psychopathe, je l'ai vu tout de suite dans ses yeux que c'était un pervers, je parie qu'il a suivi Ghislaine dans la rue et qu'il l'a tué.

— On ne voit pas d'autres coups sur le corps, et au vu des projections elle a forcément été tuée ici. Je crois que vous faites fausse route madame Tachonne, mais réfléchissez, vous ne lui connaissez pas d'ennemis ?

— Tous les gens qui passent par ici, tiens ! Y'a que des paumés et des pervers qui viennent là, comme son junkie et le serial killer d'hier ! Non, vraiment, on n'est pas en sécurité, moi-même j'ai peur et pourtant je suis ceinture orange de ju-jitsu, vous connaissez, c'est japonais, comme du yoga en plus agressif, non, bon, tant pis, si vous voulez je peux vous trouver les noms des cassos dans nos fichiers, y'a que de ça, ça n'en finit pas, pire que des lapins ou de la vermine, y'en a de plus en plus, on s'en sort pas, vous savez…

— Voilà, occupez-vous de ça, dit Garrec pour ne plus l'avoir dans les pattes.

9h32, dans une voiture de fonction en direction du Centre d'orientation Sœur Emmanuelle. Tout fiérot, Hervé Bidoux met le gyrophare alors que Putois est au volant.

— Mon petit Bidoux, c'est trop beau ! Palardoux accusé de meurtre, la commissaire qui retire l'affaire à sa mère pour conflit d'intérêt et qui nous laisse nous en charger, c'est un cadeau du ciel ! Il va en prendre pour perpète, ce con !

— Et si c'est pas lui ?

— Ce sera lui si on le décide ! Ce coup-ci on va le mettre K.O. le Palardoux, après ce sera le tour du Garrec, elle a déjà eu chaud la dernière fois, bientôt on aura le commissariat entier sous notre contrôle, même Géraldine nous mangera dans la main ! Et si elle résiste, tant pis pour elle, on aura sa peau.

— Sylvain, des fois tu me fais peur.

— Ca m'étonne pas de toi, t'es qu'une poule mouillée, mais j'ai besoin d'un bras droit. Toi dans ton genre tu serais plutôt une prothèse de mauvaise qualité, mais mieux vaut une prothèse même en mousse que pas de bras du tout.

— Pas de bras, pas de chocolat ! s'enthousiaste Bidoux qui n'a jamais compris ce que voulait dire cette expression. Merde, ça me donne faim : on peut pas s'arrêter au Super U pour prendre du Milka lait-noisette ?

— Putain, Bidoux, y a qu'la bouffe qui t'intéresse.

— Attends, tu m'as traité de prothèse en mousse, faut que je compense en mangeant.

9h40, dans une salle annexe du centre aux affiches prônant la réinsertion d'ex-taulards sur lesquelles on peut voir de gros tatoués faire une mise en plis ou peindre des santons. Palardoux, mal à l'aise, les traits tirés, est questionné par ces collègues malintentionnés :

— Alors, mon vieux, on s'attaque aux conseillères d'orientation sans défense maintenant ? Et à l'explosif lourd, qui plus est !

— Tu voulais la sauter ou la faire sauter ? dit Bidoux en ricanant de son jeu de mot.

— Mais non, on est juste allé dîner.

— Tu sais que Landru aussi dînait avec ses victimes, tu sais comment ça finissait ?

— Je suis rentré avant vingt-trois heures, on s'est quitté devant le resto, elle a dit qu'elle rentrait chez elle à pied, je sais pas ce qui lui est arrivée après, c'est tout.

— T'as des témoins ?

— J'ai payé avec ma carte bleue, ça doit laisser des traces, y a l'heure sur le ticket.

— D'accord, admettons que tu puisses prouver que t'es sorti du resto avec la fille un peu avant vingt-trois heures, qu'est-ce qui prouve que tu l'as pas suivie pour la zigouiller peinard, ou que t'as changé d'avis plus tard dans la soirée, tu t'es senti seul et tu t'es pointé chez elle pour lui exploser la tronche ?

— Je sais même pas où elle habite et je vois pas où j'aurais trouvé de la dynamite à cette heure-là.

— Joue pas au con avec nous, s'énerve Putois.

— Ouais, on gagne toujours à ce petit jeu, renchérit Bidoux.

— Vous pouvez demander à Chantal, elle vous confirmera que je suis rentré vers les onze heures et que je suis allé me coucher direct.

— Parce que tu vis à la colle avec Garrec maintenant ? s'étonne Bidoux.

— J'te l'avais dis Hervé, c'était louche leur histoire de vacances dans un gîte à la cambrousse, j'étais sûr qu'y avait anguille sous roche. Je crois qu'on va te mettre au frais pour vingt-quatre heures, ça te fera pas de mal.

— Non, les gars, déconnez pas : on est mardi.

— Et alors ?

— J'vais rater « Les Experts : Miami » et Hector devait faire des croque-monsieur.

— Me dis pas que vous vivez à trois avec ce nain vicieux ?

— Actuellement on cohabite mais ça ne préjuge en rien de notre type de relation.

— Parle en français s'te plaît.

— Excuse, Bidoux, j'avais oublié que t'étais limite analphabète.

— Retiens-moi, Sylvain où je lui pète la gueule à coup de chaise à cette petite fiote !

— Laisse, Hervé, tu vois pas qu'il te nargue ce petit trouduc, il serait trop content qu'on le tabasse, comme ça il pourrait aller chialer sur l'épaule des Garrec mère et fille.

12h34, commissariat de Meaux. Ghislain est enfermé dans une cellule mais a droit à un traitement de faveur, Garrec venant manger avec lui :

— Alors, Ghislain, vous tenez le coup ? Goûtez-moi ça : une blanquette de veau que Royco a fait spécialement pour vous. Et si ça vous dit, j'irais vous chercher une part de tarte au citron tout à l'heure.

— Merci, chef, répond Palardoux en posant le sachet de cacahuètes chocolatées acheté avant sa mise au trou. Vous croyez que je vais m'en sortir ?

— Mais oui, ils ont rien contre vous : vous avez juste eu la malchance de dîner avec une femme qui s'est fait dézinguer dans les heures qui ont suivi, c'est vrai que c'est ballot, mais bon, sans preuves contre vous, vous serez bientôt libre…

— Il paraît qu'y a une conseillère qui m'accuse.

— La Tachonne ? Elle vous en veut parce que vous avait jeté sa copine, elle dit que vous avez une gueule de pervers pour vous faire du tort. Mais qui croirait une vieille fille sous médocs qui passe ses journées à lire du Guillaume Musso et à faire des grilles de sudoku ?

— Et dire que j'voulais être conseiller moi aussi, ça m'a vacciné la mort de cette pauvre Ghislaine, je croyais que flic c'était dangereux comme boulot, mais là, finir la figure émiettée à l'explosif, merci bien…

— Vous avez besoin de quelque chose ? Magazines ? Livres ? Rubik's cube ?

— Je veux bien une radio pour écouter Nostalgie.

— J'vous amène ça tout de suite mais interdiction d'écouter Christophe Maé, ça vous fait chialer comme une madeleine à chaque fois. Et pas d'Etienne Daho non plus après le repas, vous savez bien que ça vous donne des problèmes de digestion.

— J'ai pas très faim de toute façon, je crois plutôt que je vais faire une sieste.

— Bon. Et mangez au moins vos M&M's, vous allez tomber d'inanition.

— Oui, chef, dit Ghislain en ayant l'impression d'entendre Mémé Chouchen.

14h44, magasin « Caméléon », 12 rue de la Tourte. Garrec et J.R. flânent dans la vieille boutique bordélique quand ils entendent un bruit sourd.

— C'était quoi, une explosion ?

— Ca venait de l'arrière-boutique, couvre-moi, J.R., je vais voir ce que c'était.

Garrec s'avance lentement, l'arme au poing, quand résonne un second fracas : elle déboule dans l'arrière-salle et braque ipso facto Domino Capout, vieillard maigrichon flottant dans un débardeur turquoise qui sautille sur place. A une dizaine de mètres gisent des restes éclatés de mobilier en un amas de bois vermoulu.

— Putain, qu'est-ce que vous foutez ?!

— Je m'entraîne, tiens, fait le gérant en commençant des assouplissements. Je suis à la deuxième phase de ma préparation, la première c'était avec des poufs, là je jète des tables de chevet puis la semaine prochaine je vais passer à l'épreuve reine, le lancer de tables basses !

— C'est très intéressant, mais je vous rappelle qu'on a une enquête et…

La petite clochette signalant l'arrivée d'un client retentit.

— Ca doit être lui ! s'énerve Garrec. A votre poste, dépêchez-vous !

Capout met son programme de remise en forme entre parenthèse et revient en boutique, où il tombe nez à nez avec l'imposteur millionnaire Bernard-Henri Lévy.

— Bonjour monsieur, je me rends à un dîner philosophique costumé chez la famille Enthoven, comme d'habitude le père sera en Jean-Paul Sartre et le fils en Simone de Beauvoir, moi je vais les surprendre, je serais en Père Noël, et pour Arielle je voudrais un déguisement de cervidés, si possible un renne ou un élan, avec des bois en résine et un museau en latex, j'ai vu dans une brochure qu'un modèle venait tout juste de sortir en Finlande, j'aimerais savoir si vous pouviez l'importer pour moi, naturellement tous les frais seront à ma charge et…

— Lève les pognes, BHL ! tonne Garrec, surgissant de l'arrière-boutique, en le visant avec son arme de service.

— Mais, je…

— Essaie pas de t'enfuir, rajoute J.R. en le serrant par derrière.

— Vous m'arrêtez pour quoi ? Avoir écrit des bouquins de merde ?

— Arrête ton délire, Topinambour, enlève ce masque ridicule tout de suite, ça me fout la gerbe ! dit Garrec en lui tirant sur la peau du visage.

— Aïe ! Vous êtes cinglés, ma parole ! Vous allez encore m'entarter, c'est ça ! C'est une honte, mes avocats vous contacteront ! vocifère Bernard-Henri avant de prendre la fuite.

— Je crois qu'on a commis une boulette, reconnaît J.R.

— Désolé de vous avoir fait perdre un client, monsieur Capout.

— Bof, je déteste les coureurs cyclistes, de toute façon. Hé, voilà monsieur Topinambour ! dit-il en pointant du doigt l'ours polaire qui vient tout juste d'entrer.

14h50, dans l'arrière-boutique. Assis sur un pouf d'entraînement de Capout, Alfred Topinambour, ayant consenti à enlever sa gueule d'ours, montre son visage allongé de vieux héron à Garrec et J.R., remontés comme des coucous.

— Commençons par le commencement. Topinambour, c'est votre vrai nom ?

— Oui et non, je m'appelle Alfred Patate, mais j'ai changé de patronyme à vingt et un ans, je trouvais que Topinambour c'était plus joli.

— Sûrement. Vous êtes au courant pour le casse de la « Société Régionale » hier, avec les déguisements de raton laveur ?

— Bien sûr, j'ai trouvé ça étonnant, enfin, imaginatif, quoi. Toutes les gens déguisés sont comme des frères pour moi.

— Alors comme ça t'es le frangin d'un braqueur de banque, Patate ? T'aggrave ton cas, déjà que c'est toi le dernier péquin à avoir acheté un costume du même genre !

— Ca ne prouve rien. N'importe qui peut fabriquer soi-même ses propres costumes, on trouve très facilement les patrons sur Internet. Puis pour la banque, ça pouvait pas être moi, je sors jamais le lundi. Ni les autres jours, d'ailleurs. Je ne m'absente de chez moi que le mardi entre 14h40 et 16h10.

— Et pourquoi ?

— A cause de la guerre, pardi.

— Quelle guerre ?

— Mais toutes ! La première guerre du Golfe a commencé un lundi, la Seconde Guerre Mondiale un mercredi, la guerre des Salsifis un jeudi, la guerre des Deux Roses un vendredi, la guerre des Trois Saucisses un samedi et la guerre du Feu un dimanche ! C'est pas flagrant, comme preuves, ça !

— Pardon, mais je ne suis pas sûre de vous suivre…

— J'ai épluché toutes les sources historiques et je suis formel : dans toute l'histoire de l'humanité, pas une seule guerre n'a débuté un mardi ! Par conséquent, le seul jour où il est prudent de sortir de chez soi, c'est le mardi. Le reste du temps je regarde la télé dans ma cave remplie de réserves de nouilles et de Beaujolais.

— Et pour l'horaire, vous avez aussi une explication scientifique ?

— Ca c'est rapport au programme télé, à 14h40 c'est la fin des « Feux de l'Amour » et à 16h10 y'a « Rick Hunter » qui commence sur TMC.

— Une dernière question : pourquoi les déguisements ? demande Garrec, consternée, en voyant bien que ce zouave ne les mènerait nulle part.

— C'est pour échapper à une ex, une Juive que j'ai accueillie dans ma cave pendant l'Occupation. Depuis la Libération, elle veut que je reconnaisse ses deux gosses et que je lui verse une pension, faut pas pousser : je veux bien dépanner de temps en temps, c'est pas pour autant que je vais cracher du pognon à vie !

— C'est bien légitime, observe Jean-Rémi. Mais les déguisements d'animaux, c'était nécessaire, une fausse barbe n'aurait pas suffi ?

— Je suis un amoureux des bêtes, que voulez-vous. Même si ça m'attire parfois des ennuis : pas plus tard que le mois dernier, j'étais déguisé en bébé rhinocéros, ben dans la rue y'a un Chinois qui s'est jeté sur moi avec un canif pour découper ma corne en plastique ! Il paraît que c'est aphrodisiaque.

— Le plastique ? demande J.R. en s'apprêtant à le noter sur son carnet.

— Non, la corne de rhinocéros.

— Ah, soupire-t-il, déçu.

15h56, commissariat de Meaux. Suivant les instructions de Garrec, Jean-Gilbert rend visite à Ghislain comme toutes les heures pour voir si tout va bien.

— Sous couvert d'anonymat, un centenaire déclare : « J'ai bien connu Sœur Emmanuelle, eh ben je peux vous certifier que dans sa jeunesse c'était une grosse salope, voire une sacrée pute ». Je veux bien que ce soit le grand dossier du « Choc de Meaux » d'hier, mais il y va fort, quand même, ce Paimpol !

— Si vous voulez, je vous amènerai celui d'aujourd'hui dès que j'aurais fini de le lire, dit Jean-Gilbert. Il est drôlement bien ce journal, on apprend des tas de choses, par exemple vous saviez que l'Abbé Pierre rackettait les Compagnons d'Emmaüs pour se payer ses fix ?

— J'en avais entendu parler, un indic m'avait donné des détails troublants… Sinon, ils en sont où Bidoux et Putois ?

— Partis regarder le tiercé, je crois.

— Hein ?! Et l'enquête sur la mort de Ghislaine, ils ont avancé ?

— Pas vraiment. D'ailleurs je suis pas certain qu'ils soient très motivés, ils ont encore interrogé personne et ramené aucun élément, ils ont passé la matinée à jouer au pendu.

— Les salopards, ils veulent me faire porter le chapeau ! Ca se passera pas comme ça : dès que je serais sorti, je mènerais l'enquête moi-même pour trouver la vérité !

— Vous parlez comme David Duchovny dans X-Files, s'exclame Jean-Gilbert, impressionné.

— Et Chantal, ça va ? Elle est sur quelle affaire ?

— La banque attaquée par l'homme déguisé en raton laveur.

— C'est surprenant, remarque Ghislain en gobant son dernier M&M's.

Mercredi 5 novembre, 10h10, avenue Raymond Dutilleul. Les services de police sont au taquet : pour la deuxième fois en trois jours, record d'Ile-de-France, une prise d'otage est en cours dans une banque de Meaux, en l'occurrence au « Crédit Dijonnais ». Géraldine, cette fois avec un mégaphone récupéré à la salle des fêtes, est sur le coup, épaulée par Garrec et J.R. qui viennent d'arriver et par une fine équipe de snipers ayant déjà un procès au cul.

— MONSIEUR LE RATON, RELACHEZ LES OTAGES, LA PLUPART ONT DE L'ARTHROSE ET DES PROBLEMES CARDIAQUES, ON EST DANS UN QUARTIER DE VIEUX ICI, VOUS NE VOULEZ PAS AVOIR DES MORTS DE GRABATAIRES SUR LA CONSCIENCE ? Merde, ça marche ce truc au moins, j'ai pas l'impression…

— Géraldine, c'est quoi ce délire ? Le raton laveur est de retour ?!

— D'après les témoins, ça ne fait pas de doute : la même histoire qu'avant-hier, un type déguisé avec un sac de sport est rentré dans la banque, un guichetier a dû réussir à donner l'alerte, en tout cas depuis qu'on est là personne n'est sorti.

— L'enfoiré ! Il s'imagine peut-être nous pigeonner deux fois de la même manière ?

— Quelqu'un a t-il parlé d'une attaque de jeunes chiens ? s'enquit J.R.

— Non, mais je vois pas le rapport, répond Géraldine.

— En me réveillant ce matin, j'ai pensé à une meute de chiots attaquant une boulangerie en Côte-d'Ivoire.

— Jean-Rémi, vous avez pris vos plantes de shaman avant de venir ?

— Non, non, c'était une vision prémonitoire, j'en suis sûr, les initiales le prouvent : banque, boulangerie, ça commence par un B, et Crédit Dijonnais, Côte-d'Ivoire, C et D tous les deux, CQFD.

— Ok pour B, C et D, dit Garrec, mais le A ça correspond à quoi ?

— Attention ! hurle Géraldine en lui donnant par la même la réponse.

La porte de la banque vient de s'ouvrir, les tireurs embusqués sont sur les dents : alors que tout le monde s'attend à voir sortir des ratons laveurs, ce sont bien ces immondes rongeurs qui apparaissent — mais des vrais. Environ trois cents petits mammifères paniqués s'échappent de l'établissement sous les regards médusés des agents de police.

— Voilà la meute de chiots ! s'écrie J.R. en vérifiant sa vision.

— Il a fait diversion avec des animaux pendant qu'il se tirait avec la caisse, comme dans *l'Ultime Razzia* ! peste Garrec. Faut qu'on intervienne !

— Planquez-vous ! ordonne Géraldine en se cachant derrière une calandre.

Une nuée de ratons en déroute bondit en effet sur les capots et les toits des voitures de police, couvrant momentanément le ciel de Meaux d'un épais brouillard de poils hirsutes et de cris stridents de rongeurs apeurés. Dans le doute, et pour améliorer leurs statistiques en ball-trap, les snipers se mettent à tirer dans le tas pour en descendre le plus possible.

— Trop de ratons laveurs tue le raton laveur, constate à juste titre Garrec, assise contre la jante avant de la Coccinelle la tête entre les mains.

10h15, commissariat de Meaux. A l'accueil, Jean-Gilbert attrape une boîte à chaussures contenant les effets personnels de Ghislain, de nouveau libre.

— Lacets, portables, ceinture, dépliant de Gérard Majax, portefeuille, trousseau de clés et ce qui ressemble à une figurine en métal peint de Charly Oleg, tout y est.

— C'est pas Charly Oleg, c'est Francis Paracétamol, mon maître en magie, c'est mon porte-bonheur depuis que j'ai quinze ans ! s'offusque Palardoux en récupérant ses affaires. Où sont ma plaque et mon arme de service ?

— Ouh là, ça c'est pas de mon ressort, Ghislain, se défend Jean-Gilbert. C'est madame Géraldine qui les a confisqués, rapport à votre implication dans l'« affaire de la femme sans tête », c'est Paimpol qui l'appelle comme ça dans le « Choc de Meaux » d'aujourd'hui. Vous êtes mis à pied jusqu'à la fin de l'enquête, mais vous inquiétez pas, vous serez réintégré dès que toute la lumière sera faite.

— J'y compte bien, Jigé, je ne laisserai pas le nom des Palardoux être traîné dans la boue par ce boulet de Bidoux ! Chantal est pas là, elle avait dit qu'elle m'attendrait à ma sortie ?

— Une affaire urgente, elle a dû partir. Je crois qu'elle a pris la Coccinelle.

— Bon, j'vais devoir rentrer en bus alors. J'ai même pas de monnaie en plus, je demanderais une pièce à un clochard en route. Et c'était quoi cette « affaire urgente » ?

— Une nouvelle banque attaquée par le Raton Laveur.

— C'est étonnant, cette histoire, dit Ghislain, perplexe, en remettant ses lacets.

13h04, quelque part sous terre, entre le quartier de la Moumoute et le square Michel Charras. Garrec et J.R., penchés en avant, progressent flingues et lampes torches à la main dans un tunnel exigu donnant sur la succursale braquée du « Crédit Dijonnais ».

— Il nous aura bien chié dans les bottes, ce Raton Laveur ! fulmine Garrec. C'est plein de boue et de poils, il est forcément passé par-là, ce sagouin !

— Faut avouer qu'il est drôlement fort : on l'attendait devant la banque, il est passé par en dessous. C'a dû lui prendre des semaines pour creuser un truc pareil, on a déjà fait une vingtaine de mètres, peut-être qu'ils étaient plusieurs…

— Rien ne tient la route dans cette affaire : pourquoi se faire remarquer en nous envoyant des ratons laveurs à la gueule, qu'il a bien dû s'emmerder à faire passer par ici soit dit en passant, alors qu'il aurait pu se tirer tranquille par le tunnel sans faire de vagues ? Et quel intérêt de braquer la première banque de manière si risquée alors qu'il avait déjà fait le souterrain pour attaquer celle-là ? Ca n'a pas de sens !

— Peut-être qu'il veut se faire remarquer ?

— Un exhibitionniste déguisé ? On aura tout vu ! Ah, ça y est, je vois le bout du tunnel, façon de parler.

Garrec s'accroupit pour sauter en contrebas sur le sol visqueux des égouts ; J.R. l'imite et s'entaille le pantalon sur un fragment métallique émargeant de l'entrée du souterrain.

— Foutus égouts, ça me rappelle de mauvais souvenirs[1] ! râle Garrec.

— Regarde, Chantal, le Raton Laveur a perdu un morceau de déguisement, dit J.R. en montrant la fine bande de tissu arrachée au même endroit.

[1] Voir Episode 3, *L'Homme au bidet*.

— Ah ah, ce con nous a laissé un souvenir ! fanfaronne Garrec en ramassant un papier non loin de là. Cet imbécile de Raton a dû déchirer la poche de son costume en partant précipitamment et a oublié ça dans sa fuite.

— C'est quoi ?

— Aucune idée. On dirait un reçu ou une note. C'est complètement effacé, ça a trempé dans la flotte et la terre. Derrière y'a un truc écrit à l'encre bleue, encore plus illisible. (Elle sort de sa veste un sachet en plastique et met la pièce à conviction à l'intérieur.) Je vais l'amener à Margouling à tout hasard, cette crapule obsédée touche sa bille en nouvelles technologies, il pourra peut-être en tirer quelque chose.

— Faut l'espérer, parce que pour le moment on est marron. Les types de la S.P.A. vont porter plainte pour les ratons laveurs que la brigade d'intervention a massacrés, en plus ils ont déféqué de trouille sur toutes les bagnoles, les ratons laveurs, pas les types de la S.P.A., les témoins en savent encore moins que la première fois et le directeur de la banque est en dépression avancée, le Raton a tiré quatre-vingt mille euros.

— Une goutte d'eau pour un banquier.

— Pas vraiment, c'était l'argent de son propre coffre, il comptait s'en servir pour financer son changement de sexe.

— Les temps sont durs pour tout le monde, philosophe sobrement Garrec.

15h36, impasse du Cormoran. Garés un peu plus loin, Bidoux et Putois, un sac à la main, attendent près d'une benne à ordures, en face de l'école primaire Lolo Ferrari.

— Sylvain, t'es sûr que c'est une bonne idée de poireauter ici, on pourrait nous voir, et pendant nos heures de boulot en plus…

— C'est moi le cerveau, que je sache, alors laisse-moi faire ! Avec la vieille Gertrude, ça a merdé, elle est au gnouf pour un moment, faut qu'on trouve quelqu'un d'autre pour vendre la came, d'autant que la thune que j'avais laissée à la vieille est paumée, Palardoux l'a envoyé sous scellé au Central.

— T'as perdu l'argent ! Comment je vais faire pour acheter la cousine de Mahmoud ?

— Fais pas chier, Bidoux, j'ai la situation en main, j'te dis.

— Sylvain, c'est toi qui a tiré sur Garrec pendant qu'on te couvrait avec l'Arabe ?

— Elle a eu du bol, cette raclure ! Mais t'en fais pas, mon petit Bidoux, personne le saura, j'ai été très prudent, tous les éléments compromettants ont été détruits. Ah, voilà notre contact, laisse-moi parler et fais pas le con.

En face, un petit gamin black en baggy à la coupe afro des plus développées s'avance vers eux en se dandinant comme un jeune marsouin sur la banquise.

— Yo, les mecs, ça gaze ? fait le gosse en checkant avec Putois.

— Le Chacalou, le fils de ce chacal de Momo, ça me fait plaisir de te voir ! Ton père va bien, toujours au vert ?

— Toujours, il se planque comme t'as dit, tu lui as sauvé la mise en le couvrant, il t'oubliera pas.

— Oh, c'était trois fois rien, on peut s'arranger entre honnêtes gens, puis si je devais coffrer tous les trafiquants d'organes que je rencontre…

— Quoi ? manque de s'étouffer Bidoux.

— Bon, c'est le moment de me renvoyer l'ascenseur, le Chacalou, dit Sylvain comme si de rien n'était. Je compte me lancer dans le trafic à grande échelle, mais j'ai besoin d'avoir des gars sûrs pour écouler ma marchandise. T'es partant ?

— Bien sûr que oui. T'as quoi à me proposer ?

— Un petit stock de blanche pour commencer, dit Putois en lui tendant le sac. 2/3, 1/3 sur les bénefs, on est d'accord ?

— Pas de souci. J'vais commencer à refourguer ça devant les maternelles et les écoles primaires, je coupe avec du sucre glace, les gamins sont habitués au goût, et je donne une blague Carambar avec chaque dose.

— T'es un malin, toi ! rigole Putois alors que Bidoux n'en mène par large. Bon, on fait comme ça et on se revoit la semaine prochaine ?

— Ca roule, mon pote, fait le Chacalou en checkant avec eux. A plus, les keufs.

Le dealer en couche-culotte part comme il était arrivé, sous l'œil dépité d'Hervé Bidoux qui regrette de plus en plus de s'être laissé embarquer dans ce guêpier.

— On n'avait pas parlé de ça, Sylvain, vendre de la drogue à des enfants, ça craint !

— Je sais ce que tu penses, répond Putois, et je comprends tes doutes, mais les temps ont changé : de nos jours, les gosses ont vachement de blé, tu sais.

23h32, quartier de la Moussette. Un étrange ninja vêtu de noir et d'une cagoule verte se glisse dans une ruelle, prend appui sur des poubelles, se casse la gueule, monte à l'échelle de secours, écrase la queue d'un chat qui l'attaque, s'en débarrasse, ouvre en grand une fenêtre mal refermée du deuxième et rentre dans l'appartement. A l'intérieur, l'homme allume une lampe torche et enlève sa cagoule qui a failli l'étouffer.

— Putain, fait chaud là-dedans ! dit Ghislain en fourrant la cagoule dans sa poche, peu habitué à ce genre d'opération commando.

Après avoir erré toute la journée dans les rues de Meaux et dépensé l'argent donné par des clodos faisant la manche pour jouer au flipper, il a obtenu l'adresse de Ghislaine Calmos en s'introduisant subrepticement dans le centre d'orientation. Fort de cette information, il a décidé d'aller fouiller son appart pour en savoir plus sur elle, mettre la main sur le tueur et du même coup s'innocenter.

« Mon petit Ghislain, se dit-il en pensées, où est-ce que tu mettrais des papiers importants, des reconnaissances de dettes, des menaces de mort ? Dans ton bureau, bien sûr. » Aiguillé par cette brillante réflexion, il trouve le bureau de Ghislaine, enlève les tiroirs et commence à tout éplucher. Il trouve sans s'y attarder d'innombrables poèmes d'un S.D.F. héroïnomane, puis, au fond du dernier tiroir, un acte du tribunal déclarant irrecevable la plainte d'un dénommé O. Pardon demandant cent mille euros à Ghislaine pour mise en danger de la vie d'autrui, non-assistance à personne en danger et tentative d'homicide involontaire. Alors qu'il pense tenir une piste, un grognement se fait entendre : il braque sa lampe torche droit devant et éclaire la face écumante de Dudule, le pinscher de combat que la conseillère d'orientation avait acheté pour se protéger de son ex toxico.

— A l'aide ! hurle stupidement Ghislain quand la bête se jète sur lui.

Il se baisse, rampe sous le bureau et prend la fuite jusqu'au salon, poursuivi par le chien fou n'ayant plus mangé depuis mardi matin. Dans un réflexe de survie, Ghislain attrape un pain de plusieurs jours posé sur la table, dur comme une batte : au moment où le pinscher lui saute à la gorge, il frappe un home-run avec le clebs qui s'envole à travers la fenêtre ouverte. Après cet épisode épique, il glisse le papier compromettant dans sa poche, remet sa cagoule et repart par la fenêtre en craignant que Dudule ne l'ait attendu en bas pour se venger.

Jeudi 6 novembre, 4h32 du matin, appartement de Garrec. Chantal se réveille en entendant un grand bruit, elle pense à des voleurs et sort son arme de dessous son oreiller. Le bruit devient un bourdon continu, elle entend de la musique, imagine un concert improvisé sous sa fenêtre, se dit qu'elle doit rêver. Sur le point de se recoucher, elle se croit tombée dans une faille spatio-temporelle quand elle entend distinctement la voix d'Adamo.

« C'est sûrement un horrible cauchemar », pense-t-elle en souriant de faire des rêves aussi glauques. Soudain, un doute l'assaille : elle se rappelle que Ghislain a ramené ses CD et qu'il en avait un d'Adamo — elle s'était d'ailleurs moquée de lui en disant qu'il l'avait piqué

à Pépé Chouchen, et Ghislain avait répondu d'un air sombre qu'il n'y avait pas de Pépé Chouchen, puisque, selon la légende familiale, son grand-père était un Allemand de la Gestapo devenu trapéziste en Uruguay. Résolue à en avoir le cœur net, elle est confrontée à une vision d'horreur en arrivant dans le salon : Troufignon, complètement nu, danse un slow langoureux avec la lampe en forme de poire jadis offerte par Max sur un vieux tube d'Adamo mis à fond sur sa chaîne stéréo. Détail qui a son importance, la porte est ouverte, des plumes jonchent le salon et il lui semble voir une patte de volatile sortir de la bouche du nain.

— Hector, vous allez bien ? dit Garrec, pas très réveillée, sans qu'il lui réponde.

Alors qu'elle se remémore les avertissements de Ghislain à propos des crises de somnambulisme de leur nouveau colocataire, elle sursaute en voyant sur le seuil une vieille femme à la peau tirée avec des bigoudis sur la tête.

— Il a défoncé ma porte pour bouffer mon Jojo, ce sauvage ! hurle le sosie de Nadine de Rothschild au réveil. Un perroquet de concours d'une valeur inestimable !

— Mais non, c'est sûrement un malentendu, dit Garrec pour la calmer sans trop y croire. Troufignon, réveillez-vous ! somme-t-elle le nain somnambule en lui fracassant l'abjecte lampe sur la tête.

10h49, dans les rues de Meaux. Sans raison apparente, des dizaines de ratons laveurs géants s'ébattent gaiement dans la ville alors que des fourgons de police, toutes sirènes hurlantes, les traquent inlassablement. On aperçoit un raton tazé à la patte ramper dans le caniveau ; à quelques rues de là, deux autres bêtes se flanquent des coups de pattes pour se planquer dans le même arbre ; plus loin, une femme d'un certain âge voit son déguisement arracher par deux flics alors qu'un troisième lui caresse les côtes à la matraque.

Au cœur de ce tumulte, le commissariat de Meaux est en ébullition :

— Madame Géraldine, ça n'arrête pas les coups de fils, les Ratons Laveurs surgissent de partout ! se plaint Jean-Gilbert, dépassé au standard. On fait quoi ?

— Notre boulot, Jigé ! Trouble à l'ordre public, on les coince tous et on avise après.

— On en a déjà quinze au frais, dit Garrec son café entre les mains, on va devoir les entasser à dix par cellule ! Ca peut pas tous être des complices de notre braqueur, un truc a dû nous échapper.

— J'ai trouvé ! s'exclame J.R. en entrant triomphalement dans le commissariat, la main sur le paletot d'un Raton Laveur sans masque. Ce type a reçu comme tous les autres un colis avec un costume ce matin, dedans y'avait aussi ce mot : « Si vous portez ce déguisement

dans la rue pendant au moins trois heures aujourd'hui, vous recevrez demain un chèque de trois cents euros à votre nom. Signé : le Raton Laveur ». Etonnant, non ?

— C'est surtout malin de sa part ! dit Garrec en posant son gobelet. Je sais pas combien il a envoyé de déguisements mais ce tordu se la joue « V pour Vendetta », il veut passer inaperçu en ville et nous empêcher de lui mettre la main dessus !

— On est mal, dit Géraldine en engloutissant d'un trait le café de sa mère. Si seulement on savait où le chercher…

— 64 rue Pépito Salace, s'exclame Tchang Margouling en entrant triomphalement dans le commissariat, un papelard ensaché à la main. C'était un saltimbanque malgache de l'entre-deux-guerres, réputé pour sa danse du ventre et ses numéros de monocycle. C'est tombé en désuétude, le monocycle, c'est dommage, moi j'aimais bien…

— Accouche, Margouling ! le presse Garrec. D'où tu tiens ça ?

— J'ai pas dormi de la nuit, j'ai fait toutes sortes d'analyses sur votre papier des égouts en regardant les rediffusions de « Très Chasse » à la télé, c'était intéressant, y avait un reportage sur le tir à la bécasse dans le pays du Parpaillou, un sur la chasse à la cigogne en Lozère, un autre sur…

— Active ou je te descends ! dit Garrec en faisant mine d'attraper son arme.

— Ok, ça va, c'était une note de pressing pour un costume 50% acrylique, y avait une adresse écrite au stylo au dos, pour la livraison sûrement, au 64 rue Pépito Salace comme je vous l'ai dit en arrivant, vous voyez que c'était pas la peine de s'énerver, j'ai donné l'info principale en premier pour vous faire gagner du temps, inutile de monter sur vos grands chevaux.

Au moment où l'expert asiatique arrive enfin au bout de sa phrase, Garrec et J.R. sont déjà partis en trombe vers la Coccinelle pour coincer le coupable à domicile.

11h12, 64 rue Pépito Salace. La Coccinelle se gare devant un vieil immeuble délabré, Garrec et J.R. ayant à peine le temps d'observer les lieux que Palardoux leur tombe dessus.

— Oh, ça me fait plaisir de revoir la Coccinelle. Et vous aussi, chef. Puis même vous, Jean-Rémi.

— Qu'est-ce que vous glandez là, Ghislain ? J'vous ai appelé en vain depuis hier, vous faites le mort ou quoi ? Et vous êtes pas rentré cette nuit, vous étiez chez Marmelade ?

— Non, j'ai eu une nuit difficile, j'ai préféré aller à l'hôtel, d'ailleurs j'ai dormi comme un loir, si la femme de ménage m'avait pas réveillé à coups de balai je dormirais

encore. Je sais peut-être qui a tué Ghislaine Calmos : un certain O. Pardon a porté plainte contre elle sans succès y'a deux ans, il réclamait cent mille euros de dommage et intérêt, c'est un bon mobile, non ?

— Ca ne nous dit pas ce que vous foutez devant la planque du Raton Laveur.

— Ben c'est là qu'il habite, Pardon.

— Ne vous excusez pas. Aussi étonnant que cela puisse paraître, il semblerait que le coupable soit le même dans ces deux affaires. Je passe devant, J.R. tu me couvres. Ghislain, restez derrière.

Les trois flics pénètrent dans le bâtiment : c'est un endroit sombre et très humide, où pousse une végétation touffue, odorante, qui n'est pas sans rappeler par ses mares et ses branchages denses l'habitat naturel du raton laveur. Leurs yeux se faisant à l'obscurité, ils remarquent que les parois sont un véritable gruyère, un réseau complexe et peu sécurisé de galeries, de tuyaux, de tunnels et de cordes à nœuds reliant les divers appartements insalubres sur huit étages. Venant sans doute du dernier, une cascade d'eau croupie dégringole jusqu'au rez-de-chaussée en une très approximative reconstitution des chutes du Niagara.

— Cet endroit est fascinant, dit J.R. en prenant rapidement quelques notes.

— Chef, je peux vous poser une question qui me turlupine depuis longtemps ?

— Allez-y, Ghislain.

— Est-ce que l'animal de Candy, Capucin, c'est un raton laveur ? Ca peut pas être un écureuil, une loutre ça m'étonnerait.

— Et si c'était un capucin, tout simplement ? propose J.R.

— C'est pas une fleur ?

— Non, la fleur c'est la capucine, le capucin c'est un petit singe.

— Un singe ? Je crois pas. C'est peut-être une belette. Ou une marmotte coupée de singe. Ou un panda anorexique. Ou un singe anorexique coupé de belette. Ou un…

— Ghislain, vous comptez nous emmerder longtemps avec ça ? coupe Garrec. On n'en a rien à battre du singe de Candy !

— Je pensais que ça pourrait faire avancer l'enquête…

— Ben vous vous êtes gourré, ça fait rien avancer du tout ! Bon, vaut mieux qu'on se sépare si on veut avoir une chance de coincer ce zozo.

A ces mots, une ombre apparaît près d'une zone marécageuse : l'homme se retourne, Garrec distinguant nettement le déguisement tant redouté.

— Rends-toi, le Raton Laveur, t'es fini ! dit-elle en sortant son arme.

— Attrape-moi si tu peux ! répond le gangster costumé et cinéphile.

Avec une vélocité surprenante, l'homme s'enfuit en plongeant dans un tuyau : la bande se lance à sa poursuite, mais il a déjà grimpé à la corde pour gagner l'étage supérieur. Garrec hésite à tirer, de peur d'effondrer le plafond en sale état. Ghislain essaie d'imiter le fuyard mais, les bras en guimauve, se retrouve bloqué à mi-corde.

— Au secours, je suis coincé !

— On viendra vous chercher plus tard, dit J.R. en courant vers les escaliers.

S'ensuit un épuisant jeu du chat et de la souris entre le bandit sportif et les deux policiers, le Raton Laveur passant deux fois sous Palardoux toujours immobilisé sur sa corde. On entend des sirènes : Géraldine a envoyé des renforts, l'immeuble est encerclé mais l'homme ne s'avoue pas vaincu. Alors que J.R. est perdu entre les étages, Garrec, après s'être cachée derrière une sorte de termitière, est sur les talons de l'insaisissable criminel revenu au rez-de-chaussée. Elle l'a dans sa ligne de mire quand il stoppe subitement sa course. A quelques mètres de l'entrée, le Raton Laveur se tient debout, immobile. Tombée durant sa fuite, la tête de Procyonidé gît derrière lui : quand Garrec approche, elle constate qu'il se regarde dans une flaque d'eau frémissante qui déforme son visage déjà atrocement déformé.

— Je me rends, dit-il très doucement. S'il vous plaît, remettez le haut de mon costume avant de sortir, je ne veux pas qu'on me voit comme ça.

Garrec s'exécute, rejointe par J.R. et Palardoux, complètement essoufflés.

— En route, monsieur le Raton, dit-elle en passant les menottes à ses grosses pattes poilues.

20h38, au restaurant « Le Joyeux Poulet », anciennement bar « Chez Dédé ».

— Ce soir c'est poulet-frites pour tout le monde et c'est moi qui régale !

— Je crois que je vous préfère en restaurateur qu'en commissaire finalement.

— Et vous Ghislain, j'espère que vous avez réalisé que vous êtes fait pour être flic quoi qu'il arrive.

— Oui, chef, euh Robert, je suis sûr que d'une chose c'est que cette histoire de reconversion, c'était vraiment des conneries.

— A qui le dîtes vous, pourtant elle était pas méchante cette Confiture.

— Marmelade, elle s'appelle Marmelade.

— Oui, Marmelade, c'est pas le nom snob pour confiture ? Bon en tout cas, faut pas vous inquiéter, vous êtes jeune, pas mal de votre personne, vous resterez pas seul longtemps.

— Merci, c'est gentil, mais je crois que je vais rester célibataire un moment, histoire de faire le point avec moi-même et m'investir à fond dans le boulot.

— Vous avez raison Ghislain, mais vous pouvez quand même regarder, elles sont pas belles mes poulettes ?

En effet, les deux serveuses sont déguisées en poule.

— Ma femme va se joindre à nous : tiens la voilà, la reine du poulet rôti.

— Pourquoi vous êtes pas en poule, madame Royco ?demande Ghislain.

— Robert m'en a assez fait voir quand il était flic, c'est pas maintenant qu'il a raccroché qu'il va m'obliger à me déguiser en vieille poularde à mon âge.

— Tu sais bien que c'est les vieilles poules qui ont la chair la plus succulente, voyons.

— Robert, arrêtes de dire des bêtises devant tes collègues.

— C'est plus mes collègues, c'est mes amis maintenant.

— Finalement c'était pas une mauvaise expérience d'être mis en garde à vue, de passer de l'autre côté en quelque sorte. Vous devriez tous le faire.

— Vous avez quand même eu un traitement de faveur, Palardoux, tempère Géraldine.

— Ah bon ? Les vrais détenus ont pas droit à la blanquette de Robert, à la radio et à la P.S.P ?

— Votre naïveté est touchante, Ghislain.

— Par contre, du coup, j'avoue que j'ai pas tout suivi à l'histoire : le raton laveur a aussi tué Ghislaine ? Pourquoi ? Elle adorait les animaux : elle avait un chien et même le furet adopté de son ex, l'héroïnomane qui l'avait éborgné.

— En effet, elle avait le cœur sur la main, pour ce que ça lui a rapporté !

— Dîtes pas ça, chef, déjà que je culpabilise.

— En quoi vous seriez coupable de quoi que ce soit ?

— Si j'avais fini la nuit avec elle, elle serait peut-être encore vivante.

— Ecoutez Ghislain, vous n'allez pas coucher avec toutes les femmes seules pour les empêcher de mourir ?

— Quoi que, ça peut être un bon plan !

— J.R, ça m'étonne pas de toi.

— Alors Chantal : qu'est-ce que le raton avait contre cette pauvre Ghislaine ?

— Le vrai nom du raton laveur, c'est O Pardon.

— C'est quoi ce nom ?

— Il semblerait que le jour où son père l'a déclaré à la mairie, y avait un pot pour un départ à la retraite : ses parents voulaient l'appeler Olivier mais un employé bourré a eu la flemme d'écrire le prénom, il s'est contenté de l'initiale et après y avait plus aucun recours.

— C'est original comme nom : O !

— Et O c'est la classe.

— Bon, ça me dit pas pourquoi il en voulait à Ghislaine !

— J'y viens, ce type travaillait dans un vidéo-club ayant fait faillite, il est passé par le centre d'orientation, c'est là qu'il a rencontré votre conseillère : elle lui a donné un costume de raton laveur pour animer des après-midi dans un centre aéré. Et là, les choses ont mal tourné : un gamin hyperactif l'a défiguré avec de l'acide, il est devenu fou, il a développé une peur viscérale des enfants.

— C'était pas la faute de Ghislaine s'il s'était fait attaquer par un gosse.

— Je suis bien d'accord avec vous Ghislain, mais lui ne l'entendait pas de cette oreille : les parents du gosse ont fait marcher leur assurance et n'ont pas été plus inquiétés que ça, Pardon a perdu son procès contre Ghislaine mais il voulait qu'elle paye quand même, d'une manière ou d'une autre. Il l'a suivie pendant des mois et a profité de votre dîner foireux pour s'occuper d'elle : il lui a injecté un puissant anesthésiant pendant qu'elle rentrait chez elle, ensuite tout coule de source : il l'amène au centre d'orientation et lui fait sauter la tête.

— Et le fric ?

— Dans les deux casses, il a piqué 130 000 euros, il en demandait 100 000 de dommages et intérêts, les 30 000 restants ont été postés en chèques (300 x 100) aux cent personnes auxquelles il a envoyé un costume de raton laveur.

— Reste un mystère : comment il s'est procuré tous ces costumes ?

— Très simple : il les avait fait fabriquer par des Coréennes sans papiers au black.

— Et les 300 ratons laveurs du 2^{e} casse ?

— Il les a volés dans trois zoos spécialisés au Luxembourg le mois précédent.

— Ghis' : tu voudras que je vienne avec toi récupérer tes affaires chez ton ex ?

— C'est sympa de ta part J.R. mais je vais pas t'imposer ce spectacle : elle risque de raconter des blagues salaces et de balancer mes cds et mes livres par la fenêtre.

— Bon, comme tu veux, mais sache qu'on est tous là pour te soutenir, t'es pas seul.

— Y a un truc qui me perturbe quand même : est-ce que quelqu'un sait quelle bestiole c'était l'animal de Candy ?